



## Compte rendu de "A lateral Theory of Phonology. What is CVCV, and why should it be?" de Tobias SCHEER

Gabriel Bergounioux

### ► To cite this version:

Gabriel Bergounioux. Compte rendu de "A lateral Theory of Phonology. What is CVCV, and why should it be?" de Tobias SCHEER. 2006. halshs-00410012

**HAL Id: halshs-00410012**

**<https://shs.hal.science/halshs-00410012>**

Submitted on 15 Aug 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SCHEER Tobias *A Lateral Theory of Phonology. What is CVCV, and why should it be ?* Studies in Generative Grammar 68.1. Berlin. Mouton de Gruyter. 2004. lix + 854 p.

Compte rendu par Gabriel Bergounioux

L'annonce de la quatrième de couverture, aussi brève que l'ouvrage est imposant, résume le projet de cette somme : présenter la théorie « CVCV » (pour « Consonne-Voyelle-Consonne-Voyelle ») développée par Jean Lowenstamm dans le cadre de la Phonologie du Gouvernement au début des années 80. Paraphrasant son propre titre, l'auteur oppose un modèle de relations *latérales* entre constituants au modèle arborescent, celui-ci dévolu à la syntaxe, celui-là à la phonologie. L'objectif est fixé : rendre compte de l'ensemble des phénomènes phonologiques dans un cadre unidimensionnel - multilinéaire et plan.

Le livre comprend quatre parties d'inégale importance :

- Une présentation d'une soixantaine de pages, numérotée en chiffres romains, avec deux sommaires (l'un pour les têtes de chapitre, l'autre pour le détail des parties), des conseils de lecture et les conventions de notation.
- Une première partie : « What is CVCV ? » (p. 1-364), soit dix chapitres.
- Une deuxième partie : « Why CVCV ? » (p. 365-744) subdivisée en une introduction, quatre chapitres consacrés aux « Principes d'argumentation » et dix développant un argument spécifique. Une conclusion de deux pages vaut pour les deux parties.
- Une série d'appendices : notations, développements spécifiques consacrés au tchèque et au polonais, présentation rapide de la Phonologie de Gouvernement, sont suivis d'une bibliographie (779-823), d'un index des thèmes et d'un index des langues.

Un second volume sera consacré à la théorie de la localité, de la morphologie et de la phonologie en CVCV. L'auteur prévient le lecteur (p. LI) qu'il n'a pas rédigé à son intention un manuel d'introduction mais un usuel de référence, destiné à la consultation plutôt qu'à une étude suivie. Ainsi, chaque chapitre devrait pouvoir être consulté séparément tandis qu'une lecture continue multiplierait les redites, en particulier entre la première et la deuxième partie.

Où en est la phonologie ? Avant de rendre compte du contenu de ce livre, il ne sera pas inutile de situer ses propositions dans les débats en cours en restreignant l'observation à cette seule discipline. La phonologie structurale, dans la forme que lui a donnée le Cercle de Prague, est fondatrice. En rupture avec la phonétique historique, elle en a généralisé le modèle en fixant les principes de la description synchronique tels qu'ils ont été énoncés par Troubetzkoy dans le programme annoncé au Congrès de La Haye (1928). Après la mort de son compagnon, Jakobson a contribué de façon déterminante, au cours des années 40 à 70, à plusieurs reformulations qui font système :

- implémentation psychique du modèle, à partir d'observations concernant l'acquisition et la dérégulation du langage (voir la série d'études recueillies dans *Langage enfantin et aphasie*, 1969),
- extension de la portée du modèle structuraliste à l'ensemble des sciences humaines et sociales à partir des années 40,
- détermination des universaux descriptifs par l'élaboration d'un catalogue de traits dont toute unité réaliserait une combinaison partielle et particulière,
- réconciliation des descriptions formelles de la linguistique structurale et des graphes de l'analyse du signal.

Concernant ce dernier point, le rapprochement avec le « Visible Speech » au cours des années 50 s'apparentait à une resubstantialisation à quoi la phonologie générative de Chomsky & Halle

(1968) opposait une écriture de règles qui a porté les courants les plus novateurs du domaine pendant un quart de siècle.

Les métamorphoses successives de la grammaire générative ont eu leur réplique dans le cadre phonologique avec entre autres, dans les années 80 (que l'ouvrage prend comme repère essentiel), la constitution de la *Phonologie de Gouvernement* dont les principes sont résumés aux pages 765-778, en annexe. Ce courant s'est à son tour divisé en plusieurs écoles, qui ont pris leurs distances avec la *Standard Government Phonology* (SGP) – dont on trouve une présentation d'ensemble dans Lightner (1978) ou Kenstowicz & Kisseberth (1979). Au nombre des dialectes de la Phonologie de Gouvernement, on compte la *Phonologie de Dépendance*, la *Phonologie des Contours*, CVCV, d'autres encore, apparues dans le cours des années 90. Parallèlement, la concurrence entre théories s'est déplacée ; les discussions commencées avec la *Phonologie des Traits* et la *Phonologie Déclarative* (aussi la *Phonologie Prosodique*) se poursuivent avec la *Théorie de l'Optimalité* (OT), devenue dominante aux Etats-Unis, donc hégémonique aujourd'hui.

On mentionnera, parallèlement à ces débats qui restent centrés sur la représentation des segments et des chaînes, deux courants de recherche complémentaires :

- vers la configuration mentale des objets, la *Phonologie cognitive* (Laks) ;
- vers l'intégration du signal et des données physiques, la *Phonologie de Laboratoire*.

Les déclarations d'intention, les thématiques privilégiées, les différences de notations et les terminologies sont multiples mais il n'est pas d'école aujourd'hui dont on ne pourrait déterminer la filiation, proche ou lointaine, avec l'une ou plusieurs de ces orientations, en y adjoignant la théorie des universaux (phonologie typologique), issue de la reprise par Greenberg des classements de Jakobson, et les théories acquisitionnistes dont l'incidence est transversale.

Quel est l'horizon de rétrospection de CVCV et sa filiation ? Sans ignorer les résultats cumulés en linguistique depuis les débuts de la grammaire historique (lois de Grimm et Verner, *Mémoire* de Saussure, propositions des Junggrammatiker), les références théoriques de T. Scheer (à distinguer de ses références documentaires) remontent pour l'essentiel à *Sound Patterns of English* de N. Chomsky & M. Halle (1968), avec une relecture dans les années 80 – le tournant de la Phonologie de Gouvernement – ponctuée par la théorie dite « du charme et du gouvernement » de Kaye, Lowenstamm & Vergnaud (1985) et sa refondation dans le modèle CVCV par Lowenstamm (1996). La dialectalisation exerce déjà ses effets sur la doctrine et l'auteur dresse un premier atlas des divergences (p. XLVIII) qu'il sténographie des noms de Szigetva'ri, Rennison, Brandao de Carvalho, Cyran, Rowicka et Polgárdi. Ces approches partagent une même terminologie, pour en exploiter ou en récuser les termes : *Attaque* (ou *Onset*) pour la ou les unité(s) consonantique(s) précédant la voyelle et *Coda* pour celle(s) qui la sui(ven)t. L'élément vocalique est un *Noyau* (ou *Nucleus*), la succession d'une voyelle et d'une ou plusieurs consonnes à l'intérieur d'une même syllabe s'appelle une Rime (Rhyme).

En préface figure le rappel de quelques-uns des principes de CVCV, et d'abord le postulat d'une disjonction entre la syntaxe et la phonologie, qui sont parallèles et non continues, comme le démontre l'hétérogénéité de leurs objets : la notion de « cas » n'a pas de pertinence en phonologie, celle de « labiale » n'en a ni en morphologie, ni en syntaxe, ni en sémantique (p. XXXVIII). L'absence d'arborescence en phonologie, au contraire de la syntaxe qui en conserve le modèle, est une conséquence de l'absence de récursivité (il y a récursivité si et seulement si un nœud déterminé domine un nœud du même type) en sorte que tout ce qui advient en phonologie ne peut dépendre que de l'adjacence, à la différence de la syntaxe où un modèle hiérarchique est privilégié. En première approche, les relations latérales entre objets adjacents sont deux : le

*gouvernement*, qui suspend l'expression mélodique (phénomène central, puisqu'il justifie l'existence de noyaux vides, en sorte qu'il donne son nom à la théorie), et le *licenciement* qui déploie sur le site visé un inventaire paradigmatique de ressources phonologiques à la disposition de la morphologie.

La première partie « What is CVCV ? » commence, au chapitre 1 (p. 1-6) par une présentation condensée de la théorie :

CVCV holds that syllabic constituency boils down to a strict consecution of non branching Onsets and non branching Nuclei in all languages. There are no Codas and no Rhymes, and the minimal syllabic unit that may be manipulated is an Onset followed by a Nucleus : the existence of the former implies the latter and vice versa. (p. 1)

Anderson (1982) avait postulé l'existence de noyaux vides (présence d'une voyelle sans expression phonétique dans la chaîne sonore). Selon des prémisses comparables, Kaye, Lowenstamm et Vergnaud (1990) ont proposé de construire une théorie phonologique sans algorithme de resyllabation, ni extrasyllabité, ni Codas en fin de mot (Coda Licensing Principle), résolvant en une même procédure les difficultés d'analyse qui avaient exigé l'invention de ces opérations ou de ces objets. Partant de ce principe, Takahashi (1993) conclut à l'inutilité des arborescences. En prolongeant une analyse proposée d'abord pour les langues du groupe afro-asiatique – dans lesquelles toutes les Coda sont réinterprétables en Attaques –, Lowenstamm (1996) généralise ce modèle et en fait un des universaux du langage. Toutes les chaînes sonores relèveront d'un modèle syllabique unique, des paires monotones de CV, où V peut être quiescent (Noyau vide).

Cette théorie soulève immédiatement une objection, récurrente dans les critiques adressées à CVCV, et dès avant à SGP : comment réfréner la prolifération des Noyaux vides ? La question est reprise, à partir du statut des syllabes fermées, dans le chapitre 2 (p. 7-80). SGP, pour surmonter ce problème, avait édicté le « principe de la catégorie vide » (Empty Category Principle ou ECP). Selon l'ECP, tout Noyau vide résulte d'une action de gouvernement propre entre deux Noyaux, l'un précédant, quiescent, gouverné ; l'autre succédant, exprimé, gouvernant. Autrement dit, pas de Noyau vide si l'ECP ne peut en rendre compte. Dans ce cadre, se pose alors la question de la Coda en finale de mot. Si on l'interprète comme une Attaque, elle fait apparaître à sa droite un Noyau vide sans gouvernement, ce Noyau vide n'étant suivi d'aucun autre Noyau qui permettrait de rendre compte de la vacuité phonétique du vocalisme. Il faut, pour y parvenir, changer de plan et faire entrer en jeu la notion de « domaine phonologique », c'est-à-dire, à l'intérieur d'une chaîne morphologique complexe, découper des séquences à l'intérieur desquelles les règles phonologiques seront opératoires sans interférence des autres modules linguistiques. D'où la définition du Gouvernement Propre :

[Proper Government] is an internuclear relation whereby (a) the governor must be phonetically expressed, (b) the governee is phonetically absent (c) each governor can govern at most one target (d) governing domains that intervene between the governor and the governee act as a barrier : Proper Government is blocked. (p. 24)

Le Gouvernement Propre rend compte du statut des syllabes fermées, en particulier de la dissymétrie de syllabation entre [me.tro] et [pɛr.dy]<sup>1</sup>. Dans le cas de [pɛr.dy], la conformité au schéma CVCV est obtenue grâce à l'insertion d'un Noyau vide entre [R] et [d] dans la

---

<sup>1</sup> Dans les transcriptions, le . note la coupe syllabique.

représentation phonologique, soit [pɛrødy] ; ce Noyau vide est gouverné par la voyelle terminale [y]. Les complexes bi-consonantiques intrasyllabiques comme [metro] étaient résolus en SGP par une représentation en « Attaque branchante », c'est-à-dire par la projection de l'Attaque sur les deux consonnes successives. Pour ces cas, T. Scheer introduit une nouvelle catégorie de gouvernement, le « gouvernement infrasegmental » (IG). L'IG revient à éliminer le recours à un Noyau vide entre les deux premiers composants d'une attaque branchante (type -CCV-), ou plutôt il l'insère comme un Noyau qui ne sera pas activable par le gouvernement, un N<sub>0</sub>. A noter que, selon un procédé constant dans cet ouvrage, une première version de la définition est proposée (p. 37) qui se trouvera remaniée et affinée au fil des pages.

La difficulté que traite l'IG est l'un des problèmes les plus coriaces auxquels se trouve confrontée CVCV. Dans une version antérieure de la théorie, Kaye, Lowenstamm & Vergnaud (1985) recouraient à la théorie du « charme », suivant l'usage professionnel que les physiciens ont de ce terme. Le charme déterminait, sur la base des quelques traits définissant les éléments entrant en composition phonotactique, les affinités et les incompatibilités des segments, leur degré de concaténabilité. A la suite des hypothèses de Harris (1990), qui rompait avec les propositions de la géométrie des traits (Selkirk, 1984 ; Clements, 1990 ; Hume, 1995), la hiérarchie de composition des éléments a été définie en fonction du nombre (et non de l'identité) des primitives phonologiques qui concourent à l'articulation. Autrement dit, plus la consonne est complexe (plus elle comprend de primitives phonologiques dans sa définition), moins elle est sonore et plus elle peut prétendre exercer le gouvernement à l'intérieur de l'IG. Ainsi, toute opération gouvernementale, qu'elle ait pour cible l'Attaque ou le Noyau, suit un tracé unidirectionnel régressif. A la différence de ce que propose la géométrie des traits, la classification du degré de sonorité relative n'est plus déterminée par référence au schéma articulatoire (sans cependant entrer en contradiction avec lui) : la détermination des segments, qui était de nature, devient strictement distributionnelle et quantitative, régulée par le nombre de primitives phonologiques entrant dans leur composition.

C'est pourquoi, après le rappel de la gradation relative de sonorité des éléments (classiquement, des voyelles ouvertes aux occlusives), une représentation des consonnes est exposée sur la base d'une combinaison de quatre traits, dont l'un fonctionne comme tête de segment (Head Operator). Ils sont notés :

- I (palatalité),
- U (vélarité),
- A (aperture)
- B (labialité/arrondissement).

I et U ne peuvent apparaître simultanément dans une expression segmentale : ils seront donc distribués sur une même ligne. L'IG requiert, pour s'appliquer, que l'élément gouvernant actualise, sur l'une des lignes autosegmentales, une primitive qui est absente du gouverné en sorte que l'IG apparaisse comme l'équivalent du gouvernement propre au niveau de la structure interne des segments, avec le même résultat : le Noyau vide ne surface pas. Il est néanmoins une condition particulière qui, faute d'être satisfaite, bloque l'IG : le « Government Licensing » (Charette, 1990) : pour que l'IG opère, il faut que la consonne gouvernante soit gouvernée par son propre Noyau.

Le premier objectif du chapitre 3 (p. 81-86) est d'intégrer l'alternance V/ø dans la Grammaire Universelle, seul restant paramétrique le caractère optionnel ou obligatoire de l'alternance et l'inventaire (c'est-à-dire la définition) des voyelles qui alternent avec ø. L'alternance V/ø est un mode d'occurrence des Noyaux vides que ne prenait pas en compte spécifiquement l'ECP du fait que le remplissage mélodique relève du statut lexical et non de l'agencement phonotactique

(chapitre 4, p. 87-93). Pour en rendre compte, il faut transposer l'analyse à un niveau d'intégration qui fait intervenir les frontières de domaine : c'est l'objet du chapitre 5 (p. 95-116). Si le concept de Coda est bien établi dans la recherche phonologique, la frontière initiale du mot a été moins souvent traitée quoiqu'elle se soit depuis longtemps imposée à l'attention de la phonétique historique (cf. les études sur la prothèse ou l'aphérèse). Alors que la séparation des niveaux phonologique et morphologique a été entérinée par le symbole « # », l'inventaire des propriétés de cette notation a été délaissé bien qu'elle figure à parité (et donc comme un symbole de même rang) avec la consonne dans la définition canonique de la coda :  $\_ \{C, \#\}$  (p. 97).

Pour rendre compte des particularités phonologiques de l'initiale lexicale, l'hypothèse la plus économique en CVCV, consiste à postuler un CV vide devant #CV-, équivalent à un (CV)CV, ce qui ramène le symbole supplémentaire # (frontière de mot) à une notation générique : (CV). Celle-ci, avec ses propriétés spécifiques (la présence d'un Noyau), est requise pour rendre compte, en particulier, des attaques qu'on rencontre dans « strict », ou « strong ». On relève à cet endroit une dissymétrie dans l'inventaire des suites consonantiques. Il est des séquences internes (de la forme -RT-, *Liquide + Obstruante*) qui ne se retrouvent pas dans toutes les langues à l'initiale (\*#RT-). La démonstration vise, en intégrant l'ensemble des restrictions concernant les séquences consonantiques à l'initiale lexicale, à justifier l'équivalence de # et de (CV). Pour y parvenir, l'auteur en vient à ce qui aura été, en collaboration avec Philippe Ségéral (Ségéral & Scheer, 2001), l'un de ses apports essentiels : la Coda-Miroir.

La Coda Miroir (chapitre 6, p. 117-147) se présente comme une théorie de la lénition et de la fortition qui raisonne les effets que la position des consonnes exerce sur leur formulation mélodique. Elle ne se confond ni avec le résultat d'un contact entre segments (comme cela se passe avec l'assimilation) ni, pour la fortition, avec d'autres manifestations du renforcement dont l'effet n'opère pas sur le même plan, comme l'accentuation. Une typologie des occurrences consonantiques dans la chaîne est établie où se trouvent distingués cinq cas de figure (p. 119-120) :

**Position forte :**

- initiale lexicale : #\_ V  
ex. **p**orta > **p**orte
- post Coda : VC\_ V (après un Noyau vide gouverné)  
ex. tal**p**a > tau**p**e

**Position faible :**

- devant consonne hétérosyllabique (ou coda interne) : V\_ CV  
ex. ru**p**ta > rou**t**e
- finale lexicale : V\_ # (devant un Noyau vide gouverné)  
ex. lu**p**(u) > lou**p**
- intervocalique : V\_ V (pas de Noyau vide)  
ex. vi**t**a > vi**e**

L'opposition entre positions fortes et positions faibles est illustrée par les changements diachroniques du latin au français. Ils préservent les consonnes après une consonne hétérosyllabique et à l'initiale des mots, soit en :  $\{C, \#\}_$ . Cette distribution correspond à la configuration inverse de la Coda :  $\_ \{C, \#\}$ , d'où la désignation retenue de « Coda Miroir ». La documentation consacrée aux amuïssements est quantitativement plus importante que celle traitant de la position forte qui est un site phonologique dont les deux modalités (initiale lexicale et post Coda) n'ont pas été unifiées dans les procédures d'analyse alors même que la loi de Sievers (1878), par exemple, en manifestait la pertinence. A partir du moment où # est tenu pour l'équivalent d'un (CV), le contexte  $\{C, \#\}_$  révèle son unité, en CVCV, par son apparition après

un noyau vide gouverné. En effet, la Coda Miroir réunit tous les sites et seulement les sites qui partagent cette propriété.

Le chapitre 7 (p. 149-180), qui prend son départ dans la redistribution opérée par la Coda Miroir, redéfinit les modalités du Gouvernement et du Licenciement :

Either a segment that experiences a lateral relation is comforted in its melodic expression, or it is inhibited. In the former case, the lateral relation in question is Licensing, while Government is at work in the latter situation. There are only two lateral forces, and their effect is opposite. (161)

A la différence du Gouvernement (Gvt), le Licenciement Phonologique (Lic) est repérable par l'effet du remplissage d'un segment par un segment postérieur, c'est-à-dire comme une formation régulée par l'ECP. Un segment sans licenciement n'a pas d'interprétation mélodique intégrale (ø ou forme atténuée du type /ə/). Si l'on fait entrer en ligne de compte le fait que la définition du gouvernement et du licenciement découle du comportement mélodique (réalisation ou non) de la cible, qu'un Noyau peut être simultanément licencié et gouverné et que la cible d'un gouvernement peut être aussi bien un Noyau qu'une Attaque, on peut donc ramener à quatre configurations les relations latérales d'une consonne :

- (+ Lic, - Gvt) : Coda Miroir (position forte)
- (+ Lic, + Gvt) : intervocalique (position faible)
- (- Lic, - Gvt) : Coda (position faible)
- (- Lic, + Gvt) : \* (impossible)

Du fait qu'il existe seulement deux relations latérales (Gvt et Lic) et deux constituants syllabiques, l'Attaque et le Noyau, on distinguera six relations latérales possibles dans le modèle CVCV (p. 176), un résultat déjà établi par Szigetvári (1999) :

**Si la source est le Noyau :**

- |                |  |                            |
|----------------|--|----------------------------|
| - Gouvernement | V > V alternance V/ ø                  | ou « Gouvernement propre » |
| - Licenciement | V > V alternance de longueur vocalique | -                          |
| - Gouvernement | V > C lénition intervocalique          | -                          |
| - Licenciement | V > C #RT, position forte              | ou « Licenciement »        |

**Si la source est l'Attaque :**

- |                |                  |                   |
|----------------|------------------|-------------------|
| - Gouvernement | C > C ) #RT      | ou « Gouvernement |
| - Licenciement | C > C )          | Infrasegmental »  |
| - Gouvernement | C > V impossible | -                 |
| - Licenciement | C > V impossible | -                 |

L'inventaire est à compléter par la distinction de quatre types de Noyaux :

- voyelle pleine
- Noyau vide interne
- Noyau vide final
- schwa

Le chapitre 8 (p. 181-247) annonce une « syntaxe de la phonologie ». En CVCV, un segment ne reçoit pas sa définition syllabique de la place qu'il occupe dans la séquence mais du genre de relation qu'il est amené à contracter avec d'autres segments : dans ce réseau de relations planes (latérales), les noyaux vides jouent un rôle central (p. 195). Un processus phonologique correspond à la liaison et à la déliaison du contenu mélodique depuis/vers un point d'ancrage du squelette (conçu comme la ligne de séparation entre constituants syllabiques et unités

mélodiques) ou un constituant syllabique. S'ils se situent au-dessus du squelette (HIGH), ils concernent le gouvernement et le licenciement ; au-dessous (LOW), au nombre des phénomènes de bas niveau, on compte l'assimilation et la dissimilation et, de façon plus globale, les transformations conditionnées par l'adjacence qui se manifestent par la transmission (régressive ou progressive) de propriétés mélodiques.

Le chapitre 9 (p. 249- 281) est consacré au caractère régressif des relations latérales, illustré par les oppositions de longueurs vocaliques conditionnées telles que l'abrègement en syllabe fermée, l'allongement en syllabe accentuée et l'allongement compensatoire. La démonstration, exemplifiée par l'allemand, le somali, le turc, le tchèque, le kiowa et sept autres langues ou groupe, confirme les conclusions du *Mémoire* de Saussure à propos du traitement des laryngales. Symétriquement, les géminées sont rapprochées, par leur comportement phonotactique, des séquences RT (*Liquide + Obstruante*) et NC (*Consonne nasale + Consonne*).

Le chapitre 10 (p. 283-364) traite des sonantes, « consonants which have colonised a vocalic site », par opposition aux glides, « vowels that have spread onto a consonantal position », en rapport avec les consonnes piégées (*trapped consonants*). Les consonnes piégées existent en polonais et elles se distinguent des consonnes syllabiques (sonantes) du tchèque (dont les rapprochent la phénoménologie et la genèse) par leurs propriétés négatives : elles ne peuvent ni porter l'accent, ni compter syllabiquement en métrique. La sonante correspondrait à une diffusion régressive de la consonne vers la voyelle (tchèque : trvat), quand la consonne piégée proviendrait d'une diffusion progressive de la consonne sur la voyelle (polonais : trwac'). La discussion sur la formation des yers (p. 309) constitue l'argument central. L'identité diachronique est renouvelée, en synchronie, par le tracé d'un cadre d'analyse unique décidé par la distribution oppositive des comportements et des émergences.

La deuxième partie : « Pourquoi CVCV ? » se subdivise en quinze chapitres : le premier est une présentation, les quatre suivants constituent des « Principes d'argumentation » et les dix derniers des « Arguments » qui plaident, sur des questions disputées, en faveur du cadre phonologique retenu, sans prétention à la systématité ni à l'exhaustivité (p. 365).

Le chapitre 2 (p. 369-370) est consacré aux contextes disjonctifs, « devant une consonne (hétérosyllabique) ou en finale de mot », afin d'étendre cette catégorie à une classe de phénomènes (yers, mores, coda miroir...) plus large que celle retenue traditionnellement.

Le chapitre 3 (p. 371-404) traite de la fonction des représentations. La discussion vise principalement OT qui n'a jamais pu se défendre du reproche de surgénération des formes. Le débat est rapporté aux propositions de Chomsky & Halle (1968) qui avaient provoqué la même objection, et à la succession des remaniements avancés pour restreindre la trop grande généralité des règles de réécriture :

- théorie de la marque par ces deux auteurs,
- Phonologie Naturelle (Stampe, 1972) et Phonologie Générative Naturelle (Venneman, 1974) qui privilégient la référence au signal,
- phonologie autosegmentale généralisée (Goldsmith, 1976) qui met l'accent sur les éléments suprasegmentaux,
- Phonologie Lexicale (Kiparsky, 1982) qui distribue entre lexique et règles phonologiques les attributs des formes de surface.

A partir des années 80, la discussion concerne moins les représentations abstraites et l'agencement des unités que la structure interne des segments et l'organisation autosegmentale (Clements, 1985). Le débat met en présence les partisans de méthodes fondées sur les



représentations (dont CVCV) et les tenants d'analyses basées sur des processus, ou des règles (dont OT). Quelles sont les critiques formulées par CVCV à l'encontre d'OT ?

- a) l'absence d'une théorie des objets qui n'émergent qu'à titre de concurrents dans une compétition,
- b) le primat des opérations de concaténation sur les représentations,
- c) le caractère non limitatif de contraintes (McCarthy (2002) en dénombre cent deux) dont pourrait se déduire une variété indéfinie de grammaires possibles.

Pour contenir la prolifération, ont été réintroduites dans OT une « théorie de la marque » (*markedness*) et des « contraintes fondamentales » (*grounded constraints*), encore que celles-ci ne relèvent pas toutes de la phonologie, empruntant à différents domaines. A l'inverse, CVCV se fonde sur des représentations qui accroissent l'inventaire des objets phonologiques, notamment en produisant des Noyaux vides qui assurent un traitement endogène des problèmes.

Le chapitre 4 (p. 405-414) discute la thèse de Chomsky & Halle (1968) selon laquelle tous les items seraient le résultat d'une dérivation synchronique. Un contre-exemple est apporté par l'alternance V/ø, développant la généralisation proposée dans le chapitre 2, jusqu'à cette conclusion : « structural descriptions that are recurrent in a wide range of genetically unrelated languages and whose reverse pattern is not recorded must share a common cause. » (p. 413), ce qui oriente la suite de la démonstration.

Le chapitre 5 (415-457), comme les trois précédents, en revenant sur la question de l'extrasyllabité, reprend les acquis de la première partie afin d'en exploiter les présentations et les résultats dans le développement des dix arguments. Sous un titre qui semble de méthode, « a better solution for extrasyllabity than extrasyllabity », il est question de l'objet central de CVCV, c'est-à-dire de la syllabe. A titre d'alternative à une théorie des éléments (traits) ou à une énumération de contraintes (OT), le propos revient à définir la nature de l'objet qui distribue les éléments phonétiques dans la classe des consonnes ou des voyelles. L'analyse mobilise l'ensemble des cas litigieux (alternance V/ø, yers et schwas, sonantes...) pour établir que, dans une succession monotone de CVCV sans Rime ni Coda, l'identité des constituants est repérée par leur distribution, c'est-à-dire par les relations latérales qui s'établissent entre eux.

L'autosegmentalité a constitué les opérations phonologiques comme un processus d'association entre trois objets phonologiques distincts :

- un point d'ancrage dans le squelette,
- du matériel mélodique,
- une ligne d'association.

Un point d'ancrage sans mélodie n'a pas de réalisation phonétique (exemple : un Noyau vide), et de même un segment mélodique sans point d'ancrage (exemple : les consonnes flottantes du français) ou un segment mélodique non associé au point d'ancrage qui lui correspond (exemple : les alternances V/ø). « In short, phonetic output is only produced if a piece of melody is connected to a syllabic constituent » (p. 416) Quant aux points d'ancrage, ils supposent l'existence d'un constituant syllabique qui les domine.

L'extrasyllabité (Lieberman & Prince, 1977) a été conçue pour rendre compte de phénomènes qui ne pouvaient être traités dans le cadre Attaque/Rime, tel le groupe consonantique final de l'allemand : Herbst /hɛʁpst/. En fait, l'extrasyllabité résulte d'un artefact des algorithmes de syllabation qui rejettent en périphérie des éléments dont ils ne peuvent ensuite rendre compte et qui sont traités suivant un ordre strict d'application des règles. L'extrasyllabité englobe trois types de séquences – finales, initiales, internes – dont le comportement diffère. Les deux premières sont traitées de façon particulière, tant en SGP qu'en

CVCV, par l'usage segmental du symbole # qui, à l'initiale (Lowenstamm, 1999), correspond à l'insertion d'un CV vide (le cas du # en finale reste à discuter).

Le chapitre 6 (459-468) spécifie le comportement des séquences initiales et distribue les langues en trois groupes :

- celles qui sont de type exclusivement CVCV,
- celles qui acceptent les Coda mais pas les Attaques branchantes,
- celles qui acceptent les deux,

et propose un traitement unifié de la structure syllabique et de l'alternance V/ø. Le chapitre 7 (469-472) expose la différence entre ce qui apparaît en surface et l'ancrage syllabique dans le squelette.

Le chapitre 8 (473-493) revient sur l'objection première faite au modèle CVCV : comment rendre compte de l'existence de groupes consonantiques ? Le cas de la Coda (insertion d'un Noyau vide) et les suites –TR– (traitement par l'IG) résolus, restent les séquences consonantiques à l'initiale lexicale, en particulier le type #RT– qui se rencontre dans quelques langues (l'arabe marocain par exemple). Différents cas sont envisagés, en particulier par le gouvernement des Noyaux, mais l'initiale #RT– étant paramétrique (certaines langues l'acceptent, d'autres non), il faut intégrer au calcul le CV initial, autrement dit la morphologie, en attente du second volume.

Le chapitre 9 (495-518) revient sur les yers, ces voyelles des langues slaves qui alternent avec ø. La discussion des propositions de Havli'k (1889) et de Lightner (1965), dont les conclusions ne se superposent pas, met en lumière l'existence de deux types d'alternances vocaliques impliquant des yers : étymologiques (yers issus de *i* et *u* brefs indo-européens) et épenthétiques, ce qui conforte l'hypothèse de relations strictement latérales. Le chapitre 10 (519-596) étend l'analyse des yers à celle du schwa en français. Ses effets contradictoires (tantôt le schwa renforce la voyelle précédente, tantôt il l'affaiblit) s'expliquent par le type de relation entre noyaux : Gvt ou Lic.

Le chapitre 11 (597-623) s'attaque à une question cruciale. Comment une théorie, nommément CVCV, centrée sur la syllabation, peut-elle rendre compte de l'accentuation ? Liberman & Prince (1977) ont dissocié les deux phénomènes en recourant à des structures suprasyllabiques, comme le pied ou le mot phonologique. L'accentuation s'y trouve déterminée par le poids syllabique et le relais vers des niveaux supérieurs est assuré soit par la décomposition des mores (Hayes, 1981 ; Hyman, 1985), soit par l'ancrage sur le squelette (Halle & Vergnaud, 1987). Or, le poids syllabique est une conséquence de la quantité vocalique (lourde par nature) ou de la présence d'une Coda (lourde par position). A la différence de « la théorie moraïque et des grilles métriques (qui) encodent mais n'expliquent pas » (p. 611) l'ensemble des processus, CVCV ramène l'accentuation à une détermination des quantités dont l'identification est fondée sur la quadripartition des Noyaux :

- > Noyaux pleins : (i) voyelle brève, (ii) voyelle longue
- > Noyaux vides : (iii) interne, (iv) final

Ainsi, organisation syllabique et placement de l'accent reçoivent une interprétation unifiée.

Le chapitre 12 (625-664) s'intéresse à la dissymétrie des Coda internes et finales. Le chapitre 13 (665-690) résume la Coda Miroir. Le chapitre 14 (691-705) revient sur les sites d'alternance V/ø. Le chapitre 15 (707-744) tente de proposer une solution nucléaire à l'assimilation de localisation intervenant dans les séquences NT (*Nasale* + *Obstruante*), comme en anglais *iMpossible* vs *iNdirect*.

En deux pages de conclusion, T. Scheer réaffirme que CVCV est l'aboutissement de SGP, ce que le second volume, consacré à la morpho-phonologie, devrait confirmer. On trouve par après quatre annexes :

- la liste des paramètres utilisés en CVCV, avec leur correspondant dans les différentes théories phonologiques,
  - un rappel sur la quantité vocalique contextuelle en tchèque,
  - une note sur les séquences consonantiques à l'initiale en polonais,
  - un vade mecum de Phonologie du Gouvernement dans sa version de 1990 (765-778),
- puis une bibliographie de quarante pages, un index des thèmes et un index des langues

En respectant le cadre défini par l'auteur, nous présentons à la suite un certain nombre de remarques qui engagent une discussion sur la méthode d'exposition, l'appropriation aux données et la pertinence du modèle proposé.

La composition de l'ouvrage, si elle donne une idée assez complète du cadre théorique, combine en réalité :

- (i) un historique de SGP jusqu'à l'état présent de CVCV,
- (ii) une présentation des grands principes de CVCV, sans que se trouvent départagés de façon évidente ce qui relève de la doctrine commune et les innovations de l'auteur,
- (iii) des développements dont l'ampleur est souvent proportionnelle aux connaissances de T. Scheer ; sa familiarité avec plusieurs langues des trois principales familles linguistiques de l'Europe (germanique, romane et slave) accroît de façon convaincante le champ de l'observation.

La connaissance du domaine est impressionnante comme en témoigne l'abondance de littérature citée, très récente, et à la page près. En revanche, on trouve peu de citations, et partant presque aucun commentaire sur les textes. Il s'agit de conduire une discussion théorique, et non de réunir une anthologie, mais l'accès aux autres approches, réduites à une mention de livre ou d'article et à un résumé de quelques lignes, ne reprend pas le détail des propositions, la complexité des hypothèses, le contenu terminologique. L'unité formelle des écritures peut recouvrir des conceptions divergentes. C'est pourquoi, dans le traitement des exemples et dans leur formalisation, à propos des symboles d'objets et des symboles d'opérations (parenthèses et accolades, soulignement, flèches...), comme cela a été réalisé pour #, un répertoire des notations, avec indication de leurs propriétés (c'est-à-dire de leur distribution), permettrait d'assigner les clivages et de départager les emplois. Concernant les constituants, qu'est-ce qui se joue au niveau des Attaques et Noyaux d'un côté, de C et V de l'autre ? Quelles théories en usent ou les refusent, et pourquoi ? De même pour ce qui a trait à la recension du nombre de lignes et à la liste (finie) des symboles qui se trouvent figurer sur chacune d'elles. Par exemple, de quelles lignes « ø » se trouve exclu ? Sa fonction, sur chacune des lignes où il est attesté, est-elle identique ? Au plan des opérations, comment s'effectuent les dérivations ? Quel est leur statut ? Quel usage du squelette en préserverait l'existence qui ne serait pas réductible à la stricte linéarité de CVCV ?

L'objectif d'un répertoire des signes métalinguistiques est double. D'abord, spécifier les approches en manifestant, dans la modélisation et la notation, les différences de capacités descriptives et de potentiel explicatif. Ensuite, expliciter les symboles et leur usage pour vérifier la stricte cohérence des notations. Comment sont consignées les différentes sortes de flèches ou l'usage des majuscules (avec la complication qu'engendre l'usage différentiel de leur emploi en anglais et en français) ? On peut expliquer la fluctuation de « Strong Position » (p. 683) opposée

à « strong position » (p. 709) dans leur contexte, le premier désignant un principe, le second un élément d'observation, l'homonymie n'en reste pas moins embarrassante.

On en prendra à témoin l'unicité du digramme CV et la variété de ce qui se trouve sténographié selon les contextes et le point en démonstration, à savoir :

1. Une séquence de deux éléments, C et V dont le degré d'autonomie - oppositif ou substantiel, représentationnel ou cognitif, universel ou paramétrique - reste à préciser.
2. Une prédiction concernant la série des objets qui ne peuvent correspondre à l'un ou à aucun des deux (par exemple, en raison du principe de non récursivité, un CV ne peut figurer dans la classe des objets V ou C).
3. Un principe d'alternance, un C, un V, un C, un V etc. dans un enchaînement strictement linéaire.
4. Un principe d'ordre : c'est C, puis V, puis C, puis V...
5. Une combinaison qui fait de C + V plus que C et V juxtaposés : un format syllabique.
6. Une détermination de relations latéralisées (Gvt et Lic).
7. Une directionnalité du gouvernement qui, à l'inverse, va de  $V_0$  à  $V_1$ , de V à C, quelquefois de  $C_1$  à  $C_2$  (IG).
8. Une correspondance entre CV, AN et des points d'ancrage.

Cette liste ne sature pas, tant s'en faut, les acceptions à donner de CV qui, dupliqué, nomme la doctrine (CVCV), qui équivaut au symbole # à l'initiale, etc.

Si l'on convient que CV est l'unité de base (mais non l'unité minimale) des opérations phonologiques, la concaténation maximale devrait à son tour émerger comme l'une des propriétés associées à sa définition. La latéralité suppose une portée qui, si étendue qu'on la suppose, est néanmoins finie (comme il en va en syntaxe de la phrase) et cela concerne non seulement le licenciement et le gouvernement mais aussi l'expansion des segments. Cette portée est tantôt imputée à la morphologie (et renvoyée au second volume), tantôt à la production d'un autre Gouvernement, tantôt à la latitude que ménage l'opposition d'un niveau Haut ou Bas sans que le nombre de CV à l'intérieur d'un domaine ne se trouve discuté. Une langue peut-elle tolérer un morphème de cinquante CV, ou de vingt, ou même de dix ? La limite maximale admissible est-elle paramétrique ou relève-t-elle de la Grammaire Universelle ? Dépend-elle de la morphologie, de la phonologie ou des deux ? S'il existe une longueur privilégiée, comme tout porte à le croire, comment CVCV en rend-il compte ? Avec cette question se trouve aussi posé le problème de la valeur statistique des occurrences, de son caractère démonstratif. L'argument affleure mais il n'est le plus souvent qu'effleuré (cf. p. 372 (§2), p. 429 (§2), 726...).

Un autre point mériterait discussion concernant la valeur accordée à la transcription en API dans les mots ou les morphèmes pris en exemple. Le recours à cette convention établie il y a cent trente ans, si nécessaire qu'elle soit, n'en exerce pas moins ses effets et tous ne sont pas positifs. L'usage des notations reçues pour les formes citées en exemple entérine une forme standardisée qui élimine en particulier la covariation. Alors que les changements diachroniques, dialectaux et même intrinsèques sont évoqués autant que de besoin, la variation sociale est à peu près absente dans l'ouvrage. Renouant avec une critique souvent formulée à l'encontre de la phonologie, et du structuralisme, l'intégration des faits sociolinguistiques, effective il y a une vingtaine d'années dans Encrevé (1988), est à reprendre en CVCV : rien ne paraît s'y opposer, encore faut-il le faire.

Dès avant, dans le traitement des unités, la consignation n'est pas neutre et le choix de la semi-voyelle pour la diphtongue – /vasaws/ pour l'ancien français « vassaus » – est en réalité une décision d'ordre phonologique. A ce titre, elle paraît contradictoire avec les conditions de

résolution diachronique du phonème qui ne sont pas parallèles à celles du /j/ bien qu'il en soit, structuralement, le symétrique. De même, la notation du schwa pour une voyelle détimbrée en anglais (suivant l'usage de D. Jones et la tradition de l'enseignement en langue étrangère, l'EFL) et pour un site d'alternance avec ø unifie, par un même caractère, une correspondance phonétique avec le signal (anglais) et un comportement phonologique (français). Le débat est d'importance et il est traité par défaut en faveur de l'API : jusqu'où la phonologie contemporaine peut-elle concéder à cette transcription didactique la charge de figurer les notations dont elle a besoin ? Quelles sont les conséquences de son emploi, les distorsions qu'elle produit ? Comment y remédier ?

On ajoutera pour le lecteur francophone que certains exemples empruntés au latin, à l'ancien français et au français contemporain ont besoin d'être repris : on attend une forme de départ uniformisée à l'accusatif pour les étymons latins (p. 260), la présence des schwas quand ils sont indispensables à la transcription (p. 528 pour /mɛtχ/ ou /œvr/), un /o/ fermé devant /z/ dans /roz/, etc. Cette remarque est sans conséquence véritable pour les démonstrations qui ont recours à ces items et elle ne constitue pas un argument dans un débat dont les enjeux se situent à un tout autre niveau.

En conclusion, que dire de cet ouvrage ? Qu'il représente une synthèse d'une grande qualité à l'extrême pointe de ce qu'est aujourd'hui la discussion en phonologie. Refusant à parts égales la réduction cognitiviste et le retour au substantialisme phonétique, CVCV est probablement la réponse la plus achevée et la plus consistante à une Théorie de l'Optimalité qui, faute de s'accorder au départ sur une définition de ses objets, étend démesurément marques et contraintes, empruntées à des secteurs hétérogènes. Il manque à ce livre, pour fonctionner comme un manuel, l'exhaustivité (finalement, qu'est-ce qu'une Voyelle ?) et l'uniformité de la progression. C'est que T. Scheer part des acquis de la discipline, sur lesquels il ne revient que contraint par les nécessités de la démonstration, et qu'il a le souci d'argumenter plus que de simplifier. Il n'en reste pas moins qu'on touche à l'une des avancées les plus ambitieuses et les plus stimulantes en linguistique, avec une ouverture à la grammaire universelle fondée sur une investigation dans de nombreuses langues saisies à différents moments de leur évolution. Un inventaire des concepts et des représentations est en cours d'élaboration dont sont exposés les premiers résultats. Une science cumulative se dessine, non pour ajouter de nouvelles contraintes ou de nouvelles règles, mais pour tracer l'épure d'un raisonnement où un minimum d'éléments fait apparaître un maximum d'explications. Ni les autres théories phonologiques, ni les différentes approches phonétiques, ni les écoles morphologiques ne pourront faire comme si rien n'avait eu lieu, et moins encore la morphologie dès que le second volume aura paru.